

## CONTRE LA SOCIÉTÉ OU TOUT CONTRE ?

Jean-Luc Douin

**C**omme dirait, en un début fracassant qui eût laissé Tex Avery pantois, le jeune homme auquel le prix de Flore a généreusement décerné cette année son label : « Arrive un jour où les yeux ne répondent plus. Ils ont baissé les bras. » Courage, petit soldat ! Relevons nos paupières sans hausser les épaules. Nom : Nicolas Rey. Titre : *Mémoire courte*. Ce roman a, selon la quatrième de couverture, deux qualités : c'est « le premier qui défende le harcèlement sexuel », et, nous rassure l'auteur, « ça se lit très facilement ». Ce beau gosse, fier représentant de la nouvelle génération, a surtout une tronche de symptôme. « Je viens d'enculer Sophie », parade-t-il. (Sophie est le prénom de la fille qu'il s'apprête à épouser.) « C'est toujours classe de mettre bien profond une fille qui fut très bonne élève en classe de CM2. » Ainsi ce type de nouveau hussard exprime-t-il sa libido, ainsi ce nouveau contingent de rebelles conquérants aligne-t-il bons mots, gags

## QUE VEULENT LES JEUNES ÉCRIVAINS ?

---

Contre la société  
ou tout contre ?

verbaux dignes de l'Almanach Vermot, formules publicitaires, inventaires de marques branchées à la Brett Easton Ellis et slogans cyniques.

Il est toujours déraisonnable de classer des romanciers en écoles, courants ou groupes. S'il existait actuellement une tendance dans la littérature française, ce serait celle du désordre ; la frénésie à mêler les genres, tâter autant du roman que de la poésie, du récit de voyage, de la nouvelle ; la tentation de l'introspection autant que celle de la réhabilitation des autres, oubliés de l'Histoire ; le souci de refléter les effets de l'horreur économique, du sida, de la fracture sociale, du chômage. Les prétendues nouvelles avant-gardes ont fait chou blanc. Muets, les insurgés du groupe Perpendiculaire décidés à enterrer le romanesque psychologique et à forer dans les couches du réel qui « oblitèrent le monde ». Renvoyés sur la touche, les adeptes du « moins-que-rien », apologues de « l'à-quoi-bon », chantres des « plaisirs minuscules ». À peine peut-on, peut-être, cerner une ligne de risque chez ceux de nos auteurs qui prétendent dessiner un rapport à la société. On ne la trouvera pas chez ceux qui cherchent à coller au réel, bien plutôt chez ceux qui disent le monde via leur imaginaire, leur écriture, leur poétique. On la trouvera non pas chez ceux qui portent « un costume Éric Bergère, une chemise Hedi Slimane pour Saint Laurent Rive Gauche-Hommes, des souliers Berluti, une montre Royal Oak d'Audemars Piguet, des lunettes Starck Eyes, un caleçon Banana Republic... » (Frédéric Beigbeder, *99 francs*), ni chez les adeptes de la caricature sociologique, mais plus sûrement chez les traqueurs de malaise, ceux qui dérangent vraiment, ceux qui sont condamnés pour avoir diffamé Jean-Marie Le Pen en le citant (Mathieu Lindon, *le Procès de Jean-Marie Le Pen*).

Dans un entretien publié dans *Art Press*, Pierre Bourdieu déclarait que « l'inavouable n'est plus aujourd'hui le sexuel, mais le social (1) ». Nicolas Rey peut bien s'activer à décrire sa relation avec Sophie, tout comme les fils des révolutionnaires de 68 peuvent bien vitupérer contre le pouvoir détenu par leurs pères sans prendre conscience que le véritable combat réside ailleurs, contre l'ennui, contre l'obsession des comptes bancaires, contre le paysage d'une France profonde qui n'est pas sortie de l'ère des tontons vichyssois, contre ceux que Philippe Sollers appelle « les agents de

# QUE VEULENT LES JEUNES ÉCRIVAINS ?

---

Contre la société  
ou tout contre ?

la surveillance planétaire Leymarché-Financier » (*Passion fixe*) : la toute jeune littérature française se débride en couchant des corps damnés, caressant une mode mortifère de la négativité organique. Elle croit provoquer quand elle ne trahit qu'une effarante misère sexuelle, et l'ignorance que l'interdit majeur est ailleurs, dans le dévoilement des mécanismes du fonctionnement social.

## Le désir du social en texte

Dans un essai récemment paru, *les Romanciers du réel* (2), Jacques Dubois note que, si Balzac, Proust ou Céline ont écrit leurs romans, « c'est sachant qu'ils touchaient à un grand tabou, plus effectif sans doute que celui de la sexualité [...] Oui, le social de la parole réaliste est obscène. Plus que le sexuel ? Nous dirions volontiers tout comme lui et avec lui. Et de cela les romanciers se sont avisés. Tout le soubassement libidinal de leurs œuvres, avec ses affleurements soudains, est étroitement lié à ce que l'on peut appeler le désir du social en texte. La passion de dévoiler les mécanismes cachés de la grande machine est, en même temps qu'un risque, une jouissance que chacune des écritures assume à sa façon ».

Il en est aujourd'hui qui se frottent à ce défi-là. Yves Pagès : accroché aux errances de mal-nés, filous, clochards, prostituées, alcoolos, cadavres en sursis (*Prière d'exhumer*), ou disséquant les petits métiers contemporains (dactylos délocalisées, aides-soignantes à domicile non fixe, vidéastes d'interludes déprogrammés...) sur fond d'exploitation généralisée (*Petites Natures mortes au travail*). Régis Jauffret : déclinaisons d'états de désirs bafoués (*Histoire d'amour*), délires de femme prise au piège de routines conjugales et des éducations rigides (*Clémence Picot*), commerces hétérosexuels calqués sur un système économique monstrueux (*Autobiographie*). Lydie Salvayre : fresque ravageuse visant les opportunistes qui font mine de s'intéresser à l'Europe des démunis (*les Belles Âmes*). Agnès Desarthe : dérapages du racisme ordinaire dans un immeuble de Belleville et mise en cause du comportement des hommes dans la cité (*les Bonnes Intentions*).

## QUE VEULENT LES JEUNES ÉCRIVAINS ?

---

Contre la société  
ou tout contre ?

Loin des cocktails et de la bien-pensance, parfois soumis à des volées de bois vert, ces écrivains (parmi d'autres) illustrent l'idée d'une littérature contre-pouvoir, contre-société, d'une littérature insurgée et, plutôt que de chercher à représenter le réel en effets de miroir, se méfient d'une écriture qui aurait partie liée avec l'idéologie dominante.

La mise à nu de la misère est aussi au centre des livres de Michel Houellebecq qui, nul n'est parfait, n'hésite pas à traiter Jacques Prévert d'« imbécile » (parce que libertaire) mais dépeint un monde que la bourgeoisie (*dixit* Marx) a délesté des « frissons sacrés de l'extase religieuse », de « l'enthousiasme chevaleresque et de la sentimentalité à quatre sous » et plongé dans « les eaux glacées du calcul égoïste ». Aveu clairvoyant : « L'acte initial de l'écrivain, c'est le refus du monde tel qu'il est. » Vengeur lui aussi envers l'héritage soixante-huitard (nul n'est...), nihiliste, chantre de l'abjection, peintre d'un monde vu « comme supermarché et comme dérision », Houellebecq a démonté le mécanisme de la concurrence sexuelle. *Extension du domaine de la lutte* (1994) applique au sexe les lois du libéralisme économique : de même que certains accumulent des fortunes considérables et que d'autres croupissent dans la pauvreté, certains ont une vie érotique excitante, font l'amour avec des dizaines de femmes, et d'autres n'en séduisent aucune, sont réduits à la masturbation. « C'est ce qu'on appelle la loi du marché », qui sépare les populations en « vainqueurs » et « vaincus ». *Les Particules élémentaires* (1998) pousse l'analyse : victimes d'une double concurrence (professionnelle et sexuelle) prônée par le libéralisme sauvage, deux frères font l'expérience du malheur existentiel et rêvent d'une révolution génétique susceptible d'accoucher un homme parfait. Contestables, contestées, ces thèses (utopies ?), fruits de cogitations littéraires, définissent un espace possible du rapport d'un écrivain à la société. Que l'on soit séduit par sa pensée ou pas, comment nier qu'il y a, là, un discours sur le monde ? Et comment ne pas être frappé par les polémiques qu'il aura suscitées ? Plutôt que de chercher à le décrypter, un certain clergé intellectuel n'a-t-il pas brandi à son propos l'horreur d'une prétendue « littérature de l'ordure » et cherché à lui nier son droit à créer sans se préoccuper de consolider le lien social ?

## QUE VEULENT LES JEUNES ÉCRIVAINS ?

---

Contre la société  
ou tout contre ?

Plus spectaculaire encore est le cas de Christine Angot. Elle aussi questionne la sexualité, la sienne et celle des autres, fouille les fantasmes, interroge, note les confidences, le dit et le non-dit, la difficulté de communiquer. Les risques, elle les a pris. En bousculant les codes, les conformismes et en affrontant « le » sujet de la littérature : le rapport de l'écrivain à la vérité, à son corps, au corps social. Elle a raconté comment une journaliste l'avait agressée (*Interview*), comment le père de sa fille l'avait quittée (*Sujet Angot*), comment elle avait eu une aventure homosexuelle et comment son père avait abusé d'elle (*l'Inceste*). En résumé, qu'est-ce qu'elle raconte ? La guerre, la « guerre du Goût » dirait Sollers, la guerre de l'incompréhension, du malaise et du malentendu, de l'agression du groupe contre l'individu. La rumeur. La violence sociale.

Quels commentaires depuis un an à propos d'Angot ? Une « romancière tapageuse » qui se donne en spectacle, une affamée de vedettariat prête à tout pour faire son « numéro de show biz ». Sa médiatisation, en septembre 1999 ? « Une vaste mise en scène pour tromper les gogos. » Résister à Angot est devenu un geste de salubrité publique, une façon de montrer qu'on n'est pas dupes des « jeux du cirque littéraire ». Des journaux, des jurys, des libraires se targuent d'avoir du flair pour déminer ce type d'embrouilles : Darrieussecq, Hquellebecq, Angot, à d'autres ! Ce n'est pas à eux qu'on fera avaler ce genre de « bluff médiatique », qu'on fera lire ces « personnalités fortes en gueule » et ces « livres qui frappent à l'estomac » !

### « Le mensonge, en train de se faire »

Paul Claudel : « L'objet de la littérature est de nous apprendre à lire. » Pour ceux qui ont vraiment lu *Quitter la ville*, la question se pose en d'autres termes. En dépeignant, avec l'audace extrême dont elle est coutumière, la saison en enfer qu'elle vécut l'an dernier lors de la sortie de *l'Inceste*, Christine Angot a-t-elle basculé dans un narcissisme durassien, ou poursuit-elle courageusement, avec son souffle, sa voix, son haleine et tout son corps dolent, son entreprise de mise à nu d'une vérité ? Elle a, envers le vedettariat,

## QUE VEULENT LES JEUNES ÉCRIVAINS ?

---

Contre la société  
ou tout contre ?

des réflexes de midinette ? Et alors ? Elle en convient, elle l'avoue, elle est sincère, elle crie au mépris des interdits, elle accepte le piège des projecteurs pour parler de « la frontière entre moi et les autres », et que tous ceux qui, dans la fièvre d'une rentrée littéraire, n'ont jamais ressenti le même désir lui jettent la première pierre.

Un écrivain, ça ruse pour glaner des articles et des prix, ou ça refuse de fermer sa gueule. Traquée, injuriée, Angot a choisi son combat : celui d'une réfractaire, sans démission. Elle rue, dénonce, brocarde, s'extirpe de ce « drap social » trop souillé, arrache bandeau et bâillon, fait les procès des castes et des polices. Elle parle, elle est prête à tout pour parler. « Capter, tout de suite, vite, sur le vif, le mensonge, en train de se faire, en flagrant délit, vous le coincez, la main dans le sac et le porc dans l'auge. » Angot, incorruptible : « La société contre moi, ça ne marchera pas. »

---

Jean-Luc Douin \*

1. « Pour une science des œuvres », numéro spécial vingt ans, 1992.
2. Le Seuil, collection « Points », n° 434.

\* Journaliste au *Monde*, responsable du *Monde des livres*, membre du comité de sélection des films français du Festival de Cannes. Jean-Luc Douin a été critique cinématographique à *Télérama* de 1974 à 1997. Il a publié *Comédiennes d'aujourd'hui* (Lherminier, 1980) ; *Wajda* (Cana, 1981) ; *la Nouvelle Vague vingt-cinq ans après* (Cerf, 1983) ; *Jean-Luc Godard* (Rivages, 1989) ; *Bertrand Tavernier* (Ramsay, 1997) ; *Dictionnaire de la censure au cinéma* (Puf, 1998) ; *les Écrans du désir* (Le Chêne, 2000).